

SACRIFICE ET RÉCOMPENSE

Alors Pierre prenant la parole, lui dit :
« Voici, nous avons tout quitté et nous
t'avons suivi. » Et Jésus répondit : « Je
vous dis en vérité qu'il n'y a personne
qui ait quitté maison, ou frères, ou
sœurs, ou père, ou mère, ou femme,
ou enfants, ou des terres pour l'amour
de moi et de l'Évangile, qui n'en reçoive
dès à présent, en ce siècle, cent fois au-
tant, des maisons, des frères, des sœurs,
des mères, des enfants et des terres,
avec des persécutions, et dans le siècle
à venir la vie éternelle. »

(MARC X, 28-30.)

Deux grandes idées se détachent des paroles que
je viens de lire : celle d'un abandon absolu des
apôtres à leur Maître, et celle d'une compensation
infinie promise aux apôtres par Jésus-Christ. C'est

sur ces deux pensées, mes frères, que je veux, avec l'aide de Dieu, diriger votre attention aujourd'hui.

« Nous avons tout quitté et nous t'avons suivi. »
Portons d'abord nos regards sur Celui auquel ces paroles sont adressées ; nous reviendrons dans un instant à l'apôtre qui les prononce.

On s'efforce aujourd'hui de ramener l'apparition de l'Évangile aux proportions d'un fait historique ordinaire ; on veut, dit-on, rendre Jésus-Christ plus humain, plus accessible à nos regards, et, dans ce but, on efface ou du moins on explique en les dénaturant toutes les paroles dans lesquelles il revendique une divine origine ; on ne veut voir en lui que l'initiateur sublime de la loi de la charité. Eh bien, je suppose qu'on réussisse à effacer ces déclarations. Il restera deux faits qu'on ne pourra pas faire disparaître de l'Évangile : le premier, c'est que Jésus-Christ a exigé de ses disciples qu'ils se donnent tout entiers non pas à sa doctrine seulement, mais à sa personne en lui sacrifiant tout le reste, le second, c'est qu'en réalité Jésus-Christ est devenu l'objet suprême de leurs affections et de leurs pensées, celui auquel ils ont tout sacrifié. Eh bien, je dis que ces deux faits suffisent à prouver que Jésus-Christ a prêché son autorité

divine et que les apôtres y ont cru ; je dis que si Jésus-Christ s'était simplement donné comme un prophète, et même comme le plus grand des prophètes, comme le révélateur suprême de la volonté divine, ces deux faits resteraient inexplicables. Jésus-Christ a exigé de ses disciples un sacrifice absolu, un abandon sans réserve à sa personne. N'est-ce pas là le langage que devait tenir celui qui révélait Dieu à l'humanité ? Supposons en effet qu'il existe une religion vraie, ne pouvons-nous pas affirmer d'avance que ce sera celle qui nous réclamera tout entiers en vivant sacrifice ? On peut nier Dieu, mais si Dieu existe, nous devons exister pour lui ; si Dieu existe, il est la source d'où tout procède, le centre auquel tout doit revenir. S'il ne nous a pas créés pour son service, notre existence n'a plus d'explication, ni de but, et la loi de la création, au lieu d'être l'harmonie dans l'unité, n'est plus que la confusion dans le chaos. Mais si Dieu nous réclame, il nous veut tout entiers ; je défie qui que ce soit de tracer ici une limite, de dire à Dieu : « Tu viendras jusqu'ici, tu n'iras pas plus loin. » La conscience humaine l'a si bien compris qu'elle a toujours mis le sacrifice au centre de toutes les religions. Y avez-vous réfléchi ? Il n'est pas de chose au monde qui ré-

pugne plus à la nature humaine que le sacrifice, il n'en est pas de plus répandue. Partout j'en retrouve la loi écrite en caractères de sang. Pour obéir à cette loi, l'homme n'a reculé devant rien, il a tout donné, jusqu'à lui-même, jusqu'à la vie de ses propres enfants. Il est descendu jusqu'à des raffinements de tortures qui nous épouvantent; il a fait, de la mort sanglante d'une victime et souvent de l'immolation de son semblable, l'élément premier de tous ses cultes. Eh bien, on peut prononcer sur ce fait universel une condamnation sommaire, on peut l'appeler une folie, et croire avoir tout expliqué par ce mot, mais je dis qu'en parlant ainsi on méconnaît, on méprise l'humanité. Pour moi, jusque dans ces égarements qui m'épouvantent, je reconnais les traces d'un instinct vrai que rien n'a jamais pu complètement effacer; j'y vois l'aveu spontané de la conscience humaine proclamant qu'elle se doit à Dieu, et que l'ayant offensé elle lui doit en même temps une réparation éclatante; j'y retrouve une aspiration légitime et profonde à laquelle l'Évangile a magnifiquement répondu en dressant devant nos yeux la croix par laquelle il a plu à Dieu de réconcilier le monde avec lui.

Jésus-Christ veut le sacrifice, et non-seulement il le veut, mais il l'obtient. Il s'empare des cœurs

même à travers le temps et la distance, il se les soumet, il les arrache à toutes les étreintes terrestres, en sorte que la grande parole de Pierre : « Voici, nous avons tout quitté et nous t'avons suivi, » est devenue la devise de tous les vrais chrétiens.

Et veuillez remarquer une chose : En parlant ainsi, Pierre ne peut pas attacher à ces mots tout le sens qu'il y mettra plus tard; Jésus pour lui n'est encore que le Messie, le Fils de Dieu, dans un sens unique il est vrai, mais Pierre n'a pas encore vu en lui la victime, l'agneau de Dieu dont il parlera plus tard en termes si touchants. (1 Pierre I, 18, et II, 21-25.) S'il peut dire à son Maître : « Pour toi, nous avons tout quitté, » que sera-ce donc quand, plus tard, il aura compris quel était son amour, quand il aura vu cet amour descendant jusqu'au sacrifice, quand, dans ce sacrifice, il aura vu s'accomplir la rédemption du monde et son propre salut? Si, par cette intuition rapide et cette logique du cœur qui le distinguent entre tous les apôtres, il a compris sitôt que le Fils de Dieu le réclamait tout entier, que sera-ce quand ce Fils de Dieu sera son Sauveur, quand ce Sauveur l'aura acquis par son sang précieux, quand il sera lui-même devenu son racheté, et, suivant les expres-

sions de ses épîtres, sa propriété, son esclave volontaire? Alors vous verrez Pierre transformé; de disciple vous le verrez devenir apôtre et d'apôtre martyr.

Ce que Pierre a compris, nous le savons, mes frères. S'il y a pour nous une vérité évidente, c'est que le sacrifice est la grandeur suprême, c'est qu'il est « notre service raisonnable. » (Rom. XII, 1.) S'il y a une vérité qui nous saisisse, c'est assurément celle-là. Me permettrez-vous d'ajouter cependant que s'il y a aujourd'hui parmi nous une loi peu réalisée, c'est aussi celle-là?

Avez-vous jamais réfléchi à ce qu'il en coûtait autrefois pour être chrétien? Oui, simplement pour pouvoir faire ce que nous faisons aujourd'hui, pour pouvoir prier ensemble, pour chanter ensemble les louanges de Dieu, pour ouvrir ce livre et y chercher les paroles de la vie éternelle? Avez-vous lu l'histoire de l'Eglise, je ne dis pas celle des premiers siècles, avec leurs atroces persécutions et leurs dévouements sublimes, je dis simplement celle de nos pères, telle qu'elle se passait, il y a cent cinquante ans, quand, pour avoir servi Dieu selon sa conscience, il fallait aller finir ses jours au bagne, sur les galères du roi, attaché au même boulet qu'un voleur ou un assassin, quand

il fallait voir jeter au couvent ses enfants, objets de tant de prières, et songer qu'on inculquerait à leurs âmes ignorantes l'aversion pour leurs parents hérétiques et l'horreur du nom réformé, quand il fallait, lorsqu'on pouvait s'échapper, fuir comme un criminel sa maison, sa patrie, et s'en aller en pays étranger pour y mendier le pain d'amertume de l'exil ?

Eh bien ! aujourd'hui, n'êtes-vous pas effrayés en voyant combien il est facile de croire et de professer ses croyances ? Où sont nos dépouillements, où sont nos sacrifices ? Que nous a coûté notre foi ? Quelle partie de notre fortune Dieu nous a-t-il demandée ? A quelles affections avons-nous dû renoncer ? Quelles douleurs nous distinguent du reste des hommes ? A quels signes reconnaît-on dans notre vie ces afflictions par lesquelles il faut entrer dans le royaume des cieux ? J'interroge, je regarde, j'écoute, et le dirai-je ? en contemplant cet auditoire, ce mot de sacrifice me semble étrange, et je me demande comment il est possible de méditer ici la grande parole de Pierre : « Voici, nous avons tout quitté, et nous t'avons suivi. »

Je sais votre réponse. Vous me direz, sans doute, que le vrai sacrifice est spirituel, que Dieu regarde au cœur, que le détachement véritable

n'est pas seulement dans tel ou tel acte, mais qu'il est dans la direction de la vie tout entière, qu'il peut exister sous les dehors les plus brillants, au sein de tous les biens visibles, et que, dans telle condition de bonheur apparent et de prospérité, on peut en réalité s'être immolé à Dieu sans réserve? Ce n'est pas moi qui repousserai cette pensée, car elle est l'expression de la vérité la plus haute. Oui, le vrai sacrifice est spirituel, oui, il doit embrasser la vie tout entière; mais, il faut bien le dire, il n'est pas de vérité qui, mal comprise, puisse mieux que celle-là, servir à endormir l'âme dans l'insouciance et dans une lâche sécurité. Ah! craignons d'avoir une religion tellement spiritualiste qu'elle se volatilise en quelque sorte et se dissipe dans les hautes régions de l'âme en nous laissant inconvertis et mondains. N'est-il pas vrai aussi que toute la vie doit être un culte, mais, sous ce prétexte, n'avons-nous pas vu justifier l'abandon de toute franche profession de foi et de piété? N'est-il pas vrai que toute la vie doit être une prière, mais, sous ce prétexte, ne conclut-on pas tous les jours à l'oubli de la prière positive, c'est-à-dire à la mort de tout sentiment religieux? Vous dites aussi que le vrai sacrifice embrasse la vie entière; j'en conviens; mais comment croire qu'il

l'embrasse, comment croire qu'il existe même, quand nous le cherchons en vain dans les détails, dans les actes journaliers de cette existence ? Je le demande encore : Que nous a coûté notre foi ? Quels sacrifices nous ont demandés nos convictions ? Quelles séparations, quels dépouillements, quels déchirements ? Hélas ! je vois les sacrifices que l'on fait tous les jours à la vanité, au désir de paraître, je sais que devant un succès de toilette, telle femme mondaine ne calcule pas, n'hésite pas un moment. Je vois dans un autre ordre les sacrifices qu'inspire l'ambition politique, je vois quelles capitulations de conscience, quelles alliances compromettantes, quelles humiliations, quelles bassesses, des hommes honnêtes sont capables de subir pour arriver au pouvoir. Et encore, s'il ne s'agissait que de telles causes ! Mais comptez donc si vous le pouvez tout ce qui est sacrifié chaque jour au péché, à la dégradation, à la corruption, depuis l'impôt effrayant et quotidien que l'eau-de-vie prélève sur le gain des classes ouvrières, jusqu'aux sommes gigantesques qui alimentent le jeu ou la débauche aristocratique et dorée du demi-monde. Est-ce qu'on calcule dans ces choses-là ? Est-ce qu'on s'éloigne avec répugnance de ces gouffres ouverts ? Est-ce qu'on reste insensible à

ces voix insatiables dont parle le livre des Proverbes et qui crient tous les jours : Encore, encore ? Est-ce qu'on attend simplement les appels de la passion coupable ? Est-ce qu'on ne va pas au-devant d'elle ? Est-ce que tous les jours on ne lui dit pas, comme Hérode à Salomé : « Demande-moi tout ce que tu voudras, et je te le donnerai, oui tout, jusqu'à ma conscience, jusqu'à la dignité de mon nom ? » Voilà ce qui se fait autour de nous, et nous, chrétiens, que faisons-nous pour la vérité, pour la sainteté, pour la justice, que faisons-nous pour notre Maître ? Ah ! rappelez-vous nos hésitations, nos calculs, rappelez-vous les irritations, les répugnances que nous causent les appels trop fréquents à notre dévouement, rappelez-vous nos refus cruels, rappelez-vous les arguments misérables que nous avons eu souvent le triste courage d'invoquer pour rassurer notre conscience qui nous importunait. Si encore Dieu nous demandait des sacrifices extraordinaires, mais il semble vraiment que moins il nous demande, plus nous hésitions à lui donner. Savez-vous ce que nous lui refusons ? C'est le sacrifice de ce qui nous trouble, de ce qui nous tente, de ce qui nous perd, de ce qui corrompt notre âme, c'est le sacrifice du péché. Oui, nos idoles favorites, oui, ces places fortes

que le péché s'est construites dans notre âme, voilà ce que nous ne voulons pas lui céder. Dieu vient à nous comme un libérateur, ce qu'il nous offre c'est la liberté reconquise, c'est la dignité de la conscience, c'est la paix intérieure et la pureté du cœur, c'est le salut éternel, et ce sont ces biens-là que nous méprisons ! Et quand le Tentateur, quand « celui qui ne vient que pour détruire » obtient tout de ceux qui le servent, nous disputons pied à pied notre cœur au Roi légitime qui veut nous affranchir et nous sauver.

Ici je voudrais que nous tournions un moment nos regards sur des frères que nous avons souvent la douleur et le devoir de combattre, et que nous nous demandions sincèrement s'ils n'ont rien à nous apprendre dans le sujet qui nous occupe. Regardez, vous dirai-je, à l'Eglise catholique. Etes-vous de ceux qui ne savent rien admirer en dehors de leurs cadres et de leurs systèmes, de ceux qui croient que dans les choses humaines il faut aimer ou haïr sans tenir compte du bien qui se mêle au mal, de la lumière qui se mêle aux ténèbres ? Etes-vous, au contraire, décidés à reconnaître, je ne dis pas assez, à aimer, à imiter ce qui est grand sous quelque système qu'il s'abrite, fût-ce dans la vie du sectaire qui vous condamne, de

l'incrédule qui se raille de votre foi, fût-ce dans l'institution qui vous jette un solennel anathème ? Eh bien, je fais appel à votre conscience et je vous dis : « Quand vous voyez cette jeune fille à laquelle le monde promettait toutes ses flatteries et tous ses enchantements, élevée au sein du luxe et de la délicatesse, renoncer à tout cela, oublier jusqu'à son nom, se couvrir de bure et aller s'enfermer dans quelque école ignorée d'un faubourg ou subir tous les jours le contact de la maladie et de la misère dans les hôpitaux, est-ce que cela ne vous dit rien, est-ce que cela laisse votre âme indifférente, est-ce que vos jouissances égoïstes n'en sont pas troublées ? Et cet homme qui, en pleine jeunesse, renonce à jamais à tout ce qui pouvait illustrer son nom, et s'en va mourir avec joie sur quelque plage de l'Asie, soumis à la voix de son Chef comme le soldat à l'appel de la discipline, est-ce qu'il ne vous apprend rien par son exemple ? » Je sais qu'on peut aisément se débarrasser de ce que ces faits ont d'admirable ; je sais qu'on peut expliquer tout cela avec ces deux grands mots d'obéissance aveugle et de vertu intéressée, mais est-on sûr que de telles explications soient toujours valables ? N'y aurait-il donc là que le résultat d'une contrainte ou d'un calcul ? Est-on certain que ce qui entraîne ces âmes

ce n'est pas souvent le sacrifice chrétien dans ce qu'il a de plus pur et de plus beau ?

Mais quoi ! Est-ce donc là seulement que j'emprunterai mes exemples, et notre foi, cette foi qui n'attend le salut que de la grâce de Dieu et nullement de nos mérites, cette foi serait-elle incapable d'enfanter le dévouement ? Gardons-nous de le croire. Il y a, partout où l'Évangile est vraiment accepté, des cœurs desquels Dieu obtient chaque jour d'admirables renoncements. Il y a des sacrifices qui, pour ne point revêtir une forme exceptionnelle, n'en sont pas moins l'œuvre manifeste de l'Esprit de Dieu. Me trompé-je cependant si j'affirme qu'un de nos côtés faibles est là ? L'esprit de dépouillement, voilà ce qui nous manque. Je n'en accuse point nos croyances, elles ont d'ailleurs montré ce qu'elles peuvent produire, et l'arbre a prouvé sa vitalité par des fruits qui ne se comptent plus. Je n'en accuse que nous-mêmes. Dans l'Évangile nous faisons deux parts : jaloux des droits qu'il nous confère, nous sommes moins préoccupés de l'obéissance qu'il nous commande, et nous revendiquons notre liberté, quand il faudrait commencer par servir Celui qui seul émancipe. Qu'on ajoute à cette direction fautive l'influence amollissante de ce siècle et le subtil égoïsme

que distille la vie facile que les temps nous ont faite, c'en est assez pour pénétrer nos cœurs d'une torpeur qui les paralyse et les rend incapables de grands sacrifices. Démentez-moi, si vous le pouvez. Citez-moi les faits qui doivent me fermer la bouche. Jusque-là je souffrirai, jusque-là je m'humilierai en déplorant cette prodigieuse inconséquence d'une foi fondée sur un sacrifice et qui est à peine capable d'en enfanter. Qui sait même si ce mot de sacrifice ne nous cause pas une secrète répugnance ? L'esprit de ce siècle s'est à son début incarné dans un des poètes qui lui ont enseigné de la manière la plus pénétrante le retour à l'adoration panthéistique de la nature, c'est Goëthe, ce représentant de la sérénité païenne qui a versé à tant d'âmes le philtre enivrant de l'indifférence morale, et qui a substitué à la religion de la conscience le culte antique de la beauté. Eh bien, Goëthe, et c'est pour cela que je le nomme ici, avait pour la croix une répugnance telle qu'il redoutait d'en rencontrer le signe, au point de fuir les chemins où il était sûr de le trouver. Enfants de ce siècle, amollis par son influence énervante, n'est-ce pas là notre histoire ? Nous avons peur de la croix ; le dépouillement et le renoncement sont pour nous des mots plus que des faits, et c'est parce que nous

fuyons le sacrifice que nous en ignorons la douceur et la joie.

La douceur et la joie du sacrifice. C'est la seconde pensée que nous rencontrons dans mon texte. Jésus-Christ nous les annonce de la manière la plus formelle. Ecoutez-le, déclarant que le sacrifice absolu entraîne avec lui une compensation infinie : « Il n'y a personne qui ait quitté maison ou père, mère, frères, femme ou enfants pour l'amour de moi et de l'Évangile qui n'en reçoive dès à présent cent fois autant, et dans le siècle à venir la vie éternelle. » Expliquons ces paroles ; il en est peu qui aient été plus souvent détournées de leur véritable sens.

Que de fois, par exemple, je les ai rencontrées sur les lèvres de l'incrédule ! Il s'en emparait, tantôt pour attaquer la pénétration de Jésus-Christ qui lui semblait avoir parlé ici d'un règne prochain et d'une prospérité terrestre, tantôt pour lui reprocher d'avoir attiré à soi des disciples par l'appât grossier des récompenses.

Ainsi Jésus aurait cru à un triomphe visible et prochain, il aurait partagé sur ce point les idées charnelles de ses disciples, il aurait comme eux rêvé la domination terrestre d'un Messie triomphant ! Et que faites-vous donc de son enseigne-

ment tout entier? Qu'est-ce que ces saisissantes paraboles dans lesquelles il compare les destinées de la vérité qu'il prêche à celles du grain de senevé qui germe lentement dans la terre, à celles du levain qui pénètre graduellement la pâte? Qu'est-ce que ses déclarations multipliées sur la nature de son règne qui n'est point de ce monde et qui ne doit point s'établir par des moyens extérieurs? Qu'est-ce que son effort continuel pour dissiper les visions charnelles de ses disciples, pour leur rappeler qu'il marche vers la souffrance, vers la croix et que son but suprême est de sauver les âmes? Je n'insiste pas. Que sert de prouver l'évidence et de réfuter une thèse qui ne peut se soutenir qu'en déchirant l'Évangile?

J'en viens à la seconde objection si souvent répétée aujourd'hui. On ne veut pas de cette promesse que Jésus fait briller aux yeux de ses disciples, on y trouve un attrait d'un ordre inférieur. Est-ce pour des récompenses terrestres, nous dit-on, qu'il faut servir la vérité? Ne faut-il pas l'aimer pour elle-même et celui-là n'est-il pas indigne d'en être le martyr qui ne voit en elle que le bonheur qu'elle doit lui procurer? A cette objection voici ma réponse :

Veut-on dire que l'esprit mercenaire est incom-

patible avec le bien véritable? Veut-on affirmer que celui-là seul fait la volonté dans l'esprit de Dieu qui lui obéit par amour, et que celui-là seul aime véritablement qui ne calcule pas? Veut-on dire que la recherche intéressée de la récompense dégrade la conscience humaine? Mais nous le dirons aussi fortement que personne; mais l'Évangile l'a dit avant nous, et s'il y a un livre qui flétrisse l'esprit mercenaire c'est assurément celui-là. Aux yeux de Jésus-Christ, quel est le bonheur du ciel? c'est l'amour, et l'amour tel que Jésus-Christ le présente consiste à se donner sans arrière-pensée. Dans une parabole saisissante, Jésus-Christ condamne les ouvriers qui, après avoir travaillé tout le jour, se plaignent avec amertume de ce que leur maître leur a égalé ceux qui ne sont venus qu'à la onzième heure, et de ce que les uns comme les autres ont le même salaire. (Matth. XX.) Qu'est-ce que cela signifie, sinon que le ciel, ouvert à tous ceux qui se repentent, n'est pas offert comme un salaire à ceux qui prétendraient le payer? Tout l'enseignement, je dirai mieux, toute la vie de Jésus est le commentaire de cette admirable parole que saint Paul met dans sa bouche : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. » (Actes XX, 35.) Enfin avez-vous réfléchi que la doctrine si profon-

dément évangélique du salut par grâce, de ce salut don de Dieu et source de la vie nouvelle est la condamnation la plus directe et la plus décisive de la piété intéressée qui ne cherche dans l'obéissance que son fruit et dans le sacrifice que sa récompense ?

Tout cela, mes frères, il faut le proclamer bien haut, car tout cela, c'est l'Évangile, et nous ne devons pas laisser aux ennemis de notre foi l'étrange honneur et le privilège de nous combattre avec nos propres armes. Dans l'objection que je signale, il y a un côté profondément vrai, profondément chrétien. Et qui de nous n'a souffert en voyant prêcher au nom du christianisme la doctrine la plus grossière de l'intérêt bien entendu ? « Souffrez dans ce monde, dit-on, afin de ne pas souffrir dans l'autre. Expiez dans le temps pour ne pas expier dans l'éternité. Faites le bien parce que le bien vous ouvrira le ciel. » Ce qui revient à dire : « Traitez Dieu comme un créancier auquel vous devez payer telle somme d'œuvres, de mortifications et de souffrances, et qui à ce prix vous donnera le bonheur éternel. Que si vous faites plus que votre dû, cet excédant sera réversible sur autrui, et vous acquerez ainsi des mérites surérogatoires dont l'Église disposera pour racheter des âmes. » Eh

bien, je comprends l'éloignement qu'inspire une telle doctrine à quiconque a pu connaître l'attrait du bien, à quiconque a pu goûter les joies supérieures de l'amour désintéressé. Cela l'Évangile! Ah! disons bien haut qu'il n'en est rien, disons que ce n'en est que la contrefaçon, et que ce n'est pas pour se créer des mercenaires que le Fils de Dieu a répandu son sang sur la croix.

Mais si, dépassant cette pensée, on prétend combattre toute idée d'une compensation, d'une réparation future, sous le prétexte que de telles perspectives abaissent la conscience et la dégradent, alors nous protestons. Nous protestons et pourquoi? Est-ce par calcul? Dieu nous en garde. Le calcul, nous le flétrissons. Mais nous protestons au nom de l'Évangile, au nom de la conscience et du cœur humain. Au nom de l'Évangile qui, s'il condamne l'esprit mercenaire, fait sans cesse intervenir l'idée de la vie future, du jugement et de la réparation suprême, au nom de la conscience qui affirme que le bonheur doit être uni éternellement au bien, au nom du cœur qui a soif d'amour. On nous dit : « Laissez là ces rêves. L'homme doit aimer le bien pour lui-même. L'approbation de sa conscience lui suffit. » Et moi je réponds : Non! dire cela, c'est mentir à la nature humaine. Quoi!

l'approbation de notre conscience devrait nous suffire? Mais sommes-nous nos propres juges? Sommes-nous notre propre but? L'affirmer, c'est faire de l'égoïsme la règle du monde moral, c'est faire de chacun son propre Dieu. Pauvre Dieu, que chacun servirait à sa manière et qui, pour l'immense majorité des hommes ne serait pas exigeant, je vous assure. Pauvre Dieu, que chacun subornerait à son gré. Pauvre juge, que chacun corromprait, et qui, à ceux qui le respecteraient, offrirait pour récompense l'immense satisfaction d'un monstrueux orgueil. Non, je ne puis être mon propre but, car je ne suis pas ma propre cause. Mon juge est au-dessus de moi, et ce juge c'est Dieu qui m'a créé pour le servir.

D'ailleurs, est-ce obéir à l'esprit mercenaire que de croire que le bonheur est éternellement uni à la sainteté et que Dieu fait suivre le sacrifice de sa récompense? Mais c'est la justice qui le demande, mais, cette loi, à chaque heure, à chaque minute vous la suivez dans votre vie. Est-elle violée? Vous protestez. Est-elle réalisée? Votre âme frémit d'un assentiment profond. Ce martyr qui meurt, le cœur enflammé d'amour, calcule-t-il? Songe-t-il à sa récompense? Non, vous dis-je. Il meurt pour servir la justice. Mais si vous pouviez

lui faire croire que cette vérité pour laquelle il se sacrifie n'est pas éternelle, qu'aux yeux de Dieu elle est indifférente et qu'un égal néant attend ceux qui l'aiment et ceux qui la méprisent, répondez-moi, à ce prix-là, y aurait-il des martyrs? La conscience croit à la réparation, et qui dit réparation, dit vie éternelle; éteignez cette espérance, et la conscience se suicidera.

Et le cœur, croyez-vous qu'il puisse se faire à votre glaciale doctrine, et toujours aimer sans espoir de retour? Sans doute il ne calcule pas, mais il croit que ses élans ne se perdent pas dans le vide. Quoi de plus désintéressé que l'amour d'une mère? Aime-t-elle son enfant pour en être récompensée? Ah! quand on viendrait lui dire qu'elle va mourir avant que cet enfant ait pu répondre à son affection, et la récompenser d'une parole, l'en aimera-t-elle moins, usera-t-elle moins pour lui tout ce qui lui reste d'ardeur et de vie? N'y a-t-il pas chaque jour et dans toutes les classes de ces martyres de l'amour maternel? Et cependant accuseriez-vous une mère d'aimer moins, parce que se tournant vers l'avenir, elle songe avec des tressaillements de joie au jour où le regard de son enfant répondra à son regard, où son cœur la comprendra et où elle trouvera en lui sa force et sa

récompense ? Sa récompense , ai-je dit... Eh bien, soyez conséquents. Appelez-la mercenaire, accusez-la de se dévouer à sa tâche par intérêt, traînez-la au tribunal de la conscience humaine et, si elle en revient condamnée, vous y traînerez le chrétien qui cherche dans l'amour de Dieu sa joie et son salaire, qui trouve là sa vraie vie, et qui a soif d'immortalité, parce qu'il a soif d'un éternel amour.

Osons donc librement, joyeusement répéter avec Jésus-Christ qu'à un sacrifice sans réserve répond dans le ciel une félicité infinie. Osons espérer le bonheur éternel. Osons plus, osons dire avec Jésus-Christ qu'à celui qui sert Dieu, Dieu ménage ici-bas déjà des compensations sans nombre. C'est Jésus-Christ qui le déclare, Jésus le fils de l'homme, qui dans les jours de sa chair, ayant la communion de son Père, a eu besoin de la communion des hommes, qui s'est choisi un disciple comme l'intime confident de son cœur, qui a dû demander à ses apôtres de soulager son agonie en veillant avec lui, Jésus qui sait que notre cœur a besoin de sympathie, et qu'étant hommes, cette sympathie doit être humaine. Ah ! L'Évangile est humain, mes frères ; il l'est plus que ces systèmes qui exaltent aujourd'hui notre nature pour la mépriser de-

main et qui, sous prétexte de servir notre dignité, méconnaissent les aspirations les plus profondes de nos âmes. L'Évangile est le plus humain des livres, et ce trait seul pourrait suffire à montrer qu'il vient de Dieu.

Or ce caractère si profondément humain que nous retrouvons dans la pensée de Jésus-Christ ne vous frappe-t-il pas dans les expressions qui traduisent ici cette pensée ? Il aurait pu parler du sacrifice en termes abstraits, il emploie ici un langage que tous peuvent comprendre : « Il n'y a personne qui ait quitté maison, père, mère, frères, femme ou enfants qui ne reçoive beaucoup plus en ce siècle-ci, avec des persécutions, et dans le siècle à venir la vie éternelle. »

Ce ne sont là sans doute que des images, mais derrière ces images il y a de saisissantes réalités morales. Voyez, au temps des persécutions, ceux qui eurent la douleur amère de voir leur maison forcée, leur sanctuaire domestique profané, tous leurs souvenirs sacrés jetés au vent. Voyez (n'est-ce pas là l'histoire de nos pères ?), voyez la soldatesque promenant ses orgies à ce foyer que sanctifiait la prière, sur cette place sainte où l'aïeul fléchissait les genoux, où la mère priait au berceau de son enfant ? Comprenez-vous ce que souffrirent ceux

qui durent subir ces outrages et laisser derrière eux les ruines de ce qui fut leur maison ? Exilés de la foi, où irez-vous et que vous offrira désormais cette terre qui n'était pas digne de vous porter ? Ils iront, mes frères, là où Dieu les appelle, ils iront porter sur des rives éloignées la vérité pour laquelle ils ont tout sacrifié, et montrer l'admirable exemple de leur fidélité. Dépouillés de tout, ils enrichiront les peuples qui leur ouvriront leurs portes ; ils sèmeront partout sur leur passage les germes de la vie morale et de la prospérité ; dans le nouveau comme dans l'ancien monde, ils jetteront les bases d'Eglises nombreuses, de nations libres et puissantes, en sorte que leurs descendants recueilleront au centuple les fruits de leur sacrifice ; et, de même que les premières persécutions de Jérusalem en répandant en Syrie des exilés sans nombre ne firent qu'élargir les frontières de l'Eglise, de même les proscriptions religieuses de l'Europe ont fait sortir des déserts du nouveau monde un grand peuple qui porte avec lui les destinées réunies de l'Evangile et de la liberté. N'est-ce pas là une réalisation visible et saisissante de la promesse de Jésus-Christ ?

Or, savez-vous dans quel autre sens elle peut se réaliser au milieu de nous ? Aujourd'hui la persé-

cution ne nous menace plus. Ce n'est pas qu'il faille cependant sur ce point nous endormir dans un lâche optimisme. Bien aveugle qui ne voit pas dans les sentiments des masses populaires à notre époque les symptômes infaillibles des luttes qui nous attendent. Bien aveugles ceux qui croient que les mesures violentes et brutales que l'on emploie à l'heure présente en certains pays contre l'Eglise catholique ne seront pas bientôt dirigées, par une logique fatale, contre toutes les doctrines et les croyances qui déplairaient au peuple roi. Dieu seul sait si cet avenir est proche. Quoi qu'il en soit, dans tous les temps, même dans ceux qui nous semblent les plus paisibles, la foi chrétienne entraîne avec elle le sacrifice, elle produit souvent dans la vie de famille les déchirements annoncés ici par Jésus-Christ, elle aliène de nous des cœurs dont l'affection nous était nécessaire, elle crée autour de nous un isolement redoutable, elle soulève contre elle une opposition sourde, des railleries et une hostilité malicieuse et subtile, plus redoutable peut-être qu'une franche persécution. Nul ne sait toutes les souffrances morales, toutes les divisions dont elle devient la source. Chaque jour voit se réaliser l'austère parole du Christ : « Je suis venu apporter non la paix mais l'épée. » Ah ! l'opposition,

la moquerie des étrangers, on la supporterait. Mais s'aliéner les cœurs de ceux sur lesquels on comptait, rencontrer chez eux la défiance, l'indifférence, se sentir méconnu par eux, voir ses meilleures intentions perverties, quelle douleur et quelle tentation ! Eh bien, c'est à nos frères qui sont appelés à cette cruelle épreuve que s'adressent les grandes promesses de mon texte. Pour chacune de leurs souffrances, Dieu a préparé une compensation. Dès ici-bas, ils retrouveront plus qu'ils n'ont perdu. Il y a d'autres liens que ceux de la chair et du sang, il y a d'autres affections que celles dont la nature est la source. L'Eglise est une famille aussi, la seule sur laquelle la mort n'ait point de prise. « Le Père, de qui tout ce qui s'appelle famille dans le ciel et sur la terre a tiré son nom » (Ephés. III, 15), selon l'admirable expression de saint Paul, est le vivant foyer des âmes, le seul qui ne s'éteigne jamais. En lui on se connaît, on se retrouve, on s'aime, on se possède pour l'éternité. Par lui vous participez à la communion des saints dans le passé, le présent et l'avenir, vous entrez dans ce vaste courant de foi, de prières, d'ardente sympathie, qui circule d'âme en âme, toujours plus impétueux et plus doux. Et n'est-ce pas une magnifique récompense de tous vos déchirements

terrestres que la possession anticipée de cet amour qui est déjà, comme on l'a dit, le ciel sur la terre avant d'être le ciel dans le ciel ?

Avez-vous vu la place immense que l'Évangile fait à la joie, avez-vous vu combien de fois ce mot et cette idée s'y retrouvent ? Dès les premières paroles de Jésus, ce mot vient se placer sur ses lèvres ; il est dans les béatitudes du sermon sur la montagne. Partout les apôtres le répètent, et le livre de leurs Actes en est tout rayonnant. Et cette joie infinie qui venait éclairer et réchauffer le monde, comme la chaude lumière et le souffle tiède d'un printemps spirituel, à quoi est-elle toujours étroitement liée ? Au sacrifice, c'est-à-dire à ce que le monde appelle la douleur. Voilà pourquoi l'Église, quand elle ne peut plus parler, chante, et jamais elle n'a tant chanté qu'au jour des persécutions les plus atroces. Elle a chanté dans l'amphithéâtre du Colisée, elle a chanté dans les catacombes, elle a chanté sur les échafauds. Écoutez la mâle harmonie de nos vieux psaumes, non pas répétés péniblement comme aujourd'hui, par quelques voix égrenées sur ces airs traînants et tristes qui conviendraient plus à un service funèbre qu'à l'allégresse triomphante du culte chrétien, écoutez-les dans les bagnes et sur les galères, et dans ces

retraites des Cévennes où la voix d'un peuple héroïque s'élevait mêlée au bruit des torrents et au souffle du vent de la montagne. C'était la joie qui tressaillait dans ces strophes naïves et fortes... Et ce qui s'est passé là se reproduit toujours et partout où des âmes ont été trouvées dignes de souffrir pour Jésus-Christ.

« Où y a-t-il, hors de chez nous, hors de la famille de Dieu, hors de Dieu, des joies pareilles, si fermes, si puissantes, surtout si victorieuses? Notre adoré Sauveur disait : « Cueille-t-on des raisins sur des épines ou des figues sur des ronces? » Cela ne se voit jamais dans la nature, et hors que Dieu y mît la main par un miracle la chose est impossible : dans la grâce, c'est un fait quotidien. Oui, depuis que ces ronces et ces épines que le péché d'Adam a fait germer de notre sol ont couronné la tête mille fois bénie de Jésus et percé sa chair virgine, les épines produisent des raisins, et les figues croissent sur des ronces, et justement parce qu'ils naissent ainsi, ces fruits ont un goût plus exquis que s'ils étaient poussés sur leur tige naturelle.... Si toute la substance de notre joie est dans la grâce, est-ce que toute grâce ne découle pas de la Passion de Jésus? Oui, désormais, être affligé avec Jésus est la chose la plus douce du

monde, » (1) et ce sont les plus éprouvés d'entre nos frères qui nous l'affirmeraient.

Et vous que Dieu lui-même a, dans ses voies mystérieuses, privés de tout ce qui faisait la joie de votre vie et la force de vos cœurs, vous auxquels il a repris frères, sœurs, époux et enfants, et qu'il appelle à marcher désormais solitaires, n'ai-je pas le droit en terminant de vous appliquer cette parole et d'y chercher pour vous une consolation? Oui, j'ose le dire, si par amour et par soumission, vous avez accepté la volonté divine, si, de ce sacrifice cruel et forcé vous avez fait un sacrifice volontaire, si vous avez dit : « Père, non pas ma volonté, mais la tienné, » à vous aussi, il sera donné de retrouver ici-bas des joies que vous pensiez ne plus pouvoir jamais connaître. J'ai vu la femme chrétienne dont la vie avait été deux fois dévastée, veuve et privée de ses enfants, lutter d'abord désespérée, puis se courber sous la main de Dieu, et là, dans sa douleur profonde, songer à

(1) Nous extrayons ce passage d'un des plus beaux livres de ce temps-ci : « *De la vie et des vertus chrétiennes considérées dans l'état religieux*, par l'abbé Charles Gay, tome II, p. 129. S'il s'agissait d'en donner une appréciation complète, nous ferions nos réserves. Nous aimons mieux rendre un profond hommage qui ne sera pas suspect de complaisance à une œuvre qui renferme des pages admirables tout imprégnées du plus pur esprit chrétien.

celles qui pleuraient de la même douleur, je l'ai vue ouvrant son cœur à des misères sans nombre, accueillant les orphelins, songeant à ceux qu'oubliait le monde, se créant par la charité toute une famille nouvelle, élargissant sa vie à la mesure des souffrances qu'elle rencontrait. Et puis-je oublier que ce nom même de *veuves* qui, pour les païens et dans l'Ancien Testament même était la marque d'une douleur sans relèvement possible, est devenu dans l'Eglise primitive le nom collectif des femmes chrétiennes qui étaient appelées au magnifique ministère de la consolation? Admirable transformation! Ce sont les plus affligés qui consolent. Ce sont les vies les plus dépouillées qui enrichissent le monde. C'est dans la nuit la plus sombre que se lève la clarté rayonnante de l'espérance immortelle. « Le désert a fleuri comme la rose, » et, sous le coup de la verge divine, le roc s'est entr'ouvert pour laisser échapper le flot jaillissant.

Oui, la terre elle-même a ses compensations pour ceux qui y font l'œuvre divine, mais elles ne suffisent pas, vous le savez assez. Trop de souffrances s'y mêlent encore, trop d'ombres, trop d'imperfections, trop de péchés, trop d'amertume. Ces joies par lesquelles Dieu récompense si largement dès ici-bas nos sacrifices sont une preuve

admirable de sa fidélité, il faut les savourer avec une profonde reconnaissance, il faut y chercher toute la force qu'elles contiennent, mais en nous rappelant qu'elles ne sont après tout que les promesses de cette réalité bienheureuse par laquelle Jésus-Christ couronne toutes ses promesses et qui s'appelle la vie éternelle ; là seulement seront le repos parfait et la joie sans mélange, parce que là seulement nous verrons Dieu tel qu'il est. Amen !